

Trois miniatures exemplaires sur un sujet difficile

Depuis *Michel le sidéen, un hymne à la vie*, primé en 1995 au Festival du Film de Santé et Médical de Mauriac, notre collègue le Dr Alain Salimpour (1), responsable de l'Unité de Psycho-oncologie au Centre Antoine-Lacassagne de Nice, a poursuivi un très beau travail de recherche cinématographique sur le thème du cancer. Le fil conducteur que semble suivre l'auteur est le recueil, bien sûr anonyme, du témoignage parlé de patients atteints du cancer, assorti d'un commentaire interprétatif. Ils n'apparaissent jamais à l'écran, et c'est là que le psychiatre se fait cinéaste, proposant au spectateur qui suit l'entretien, des images empruntées à la peinture des plus grands, mais aussi des paysages choisis avec soin, des étendues d'eaux marines ou douces, avec un montage musical qui ne vient jamais parasiter le propos du patient.

Le syndrome de Lazare (1997) reprend le terme d'une psychiatre américaine, Jimmy Holland, qui décrit ainsi la difficulté d'un patient guéri du cancer, et dont la famille a en quelque sorte fait le deuil anticipé. La mort annoncée et/ou attendue ne survenant pas, le malade se trouve dans une situation de renouveau puisqu'il est guéri, mais aussi de revenant, en butte à toutes sortes de propos faussement rassurants et compatissants, qui l'installent dans la « survie ». C'est bien sûr l'opposé de la phrase de l'Évangile, qui dit « Déliez-le et laissez-le aller ».

Le vel ou l'impossible choix, ou comment annoncer une mauvaise nouvelle (1998) s'appuie sur le récit d'une patiente atteinte d'un cancer du rectum réputé inopérable. Après une phase de sidération, cette personne courageuse et résolue s'est décidée à prendre l'avis (*la vie*, soulignent les sous-titres) d'un autre médecin, et c'est une « chimiothérapie douce » qui est envisagée.

Le grand tourment, ou moi je le comprends comme ça (1999) contient certainement le témoignage le plus poignant, puisque la patiente exprime une révolte terrible, ainsi que le sentiment très pénible d'être quasiment la victime d'une conspiration de ses médecins. Il s'agit d'un lymphosarcome du sein, et vers la fin des entretiens, nous devinons une théorie singulière sur la maladie et sa transmission. Le Dr Salimpour, en essayant de la reformuler pour mieux la comprendre, s'entend répliquer la phrase-titre : « Moi, je le comprends comme ça... ». Et en effet, les traitements semblent réussir, la patiente retrouve une forme d'apaisement. Cet exemple suggère un « épisode fécond » autour de la révélation de la maladie et de son traitement.

Ces trois courts-métrages, réalisés avec autant de tact que de sensibilité esthétique, montrent de manière originale et convaincante à quel point l'écoute du psychiatre a toute sa place, même au cœur des drames somatiques les plus évolués, là où le patient nous semble quasiment livré à ses « bourreaux » (nos confrères chirurgiens et oncologues nous pardonneront ce coup de griffe, mais les choix de l'iconographie du Dr Salimpour suggèrent clairement cette sinistre référence...). Souhaitons à ces miniatures exemplaires de contribuer à un surcroît de compréhension des médecins pour leurs patients, dans le combat jamais achevé contre la maladie.

Jean-Yves FEBEREY (Nice)

(1) Lire aussi : *Ghamvaz ou la boule du chagrin*, Alain Salimpour, Psych. Fr. 4/97, pp. 151-156.

Nice : reddition en douceur d'un forcené qui refusait l'internement

L'homme, raisonné par
son psychiatre, a finalement
accepté d'être hospitalisé.

Grâce à son psychiatre qui est parvenu à le convaincre d'ouvrir la porte, un forcené qui refusait l'internement et qui s'était retranché hier matin avec une arme dans son appartement, a finalement été maîtrisé en douceur en début d'après-midi. Une décision d'intervention était sur le point d'être prise lorsque le docteur Alain Salimpour a obtenu sa reddition.

Il est 11 heures hier matin lorsque deux fonctionnaires se présentent au domicile de P.P., 42 ans, qui demeure au 3^e étage d'un immeuble situé à l'angle des rues Bonaparte et Bavastro près du port de Nice.

Les policiers, qui exécutent une mesure administrative de placement d'office, sont chargés de conduire l'homme au centre d'admissions psychiatriques. Mais ce dernier qui se dit fortement armé refuse obstinément d'ouvrir la porte et se retranche dans l'appartement.

Rapidement, d'importants renforts de police arrivent sur place et le quartier est bouclé. Le commissaire divisionnaire Pierre Petitjean, directeur départemental de la sécurité publique des Alpes Maritimes, accompagné du commissaire central de Nice, Bernard Orenge, prend lui-même la direction des opérations en présence du directeur de cabinet du préfet, M. Xavier de Fürst et du procureur de la République, M. Didier Durand.

Le G.I.P.N (groupe d'intervention de la police nationale) de Nice, est également sur place, prêt à intervenir.

Aucune négociation possible

Mais l'opération prend une tournure inattendue puisqu'aucune négociation n'est possible. Pour la bonne raison que l'homme fait le mort. Pas de réponse à l'interphone et pas davantage au téléphone. Il décroche le combiné mais ne parle pas et les policiers ne savent même pas s'il écoute. Difficile dans ce contexte d'engager un dialogue afin de le raisonner.

Tour à tour, le psychiatre de la cellule médicale du G.I.P.N, puis sa sœur, lui parlent au téléphone et derrière la porte. Pas de réponse. Il est environ 13 h 15, lorsque le psychiatre du forcené est contacté par son confrère du G.I.P.N. Le docteur Alain Salimpour accepte spontanément de venir afin de tenter une action de la dernière chance. Dans le même temps, le G.I.P.N se prépare à intervenir : il suit une partie des faits et gestes de l'homme grâce à des « guetteurs » qui ont vue sur la pièce de l'appartement donnant rue Bavastro.

Dans un premier temps, le médecin qui téléphone à son client qu'il connaît très bien et qu'il tutoie n'obtient pas de résultat.

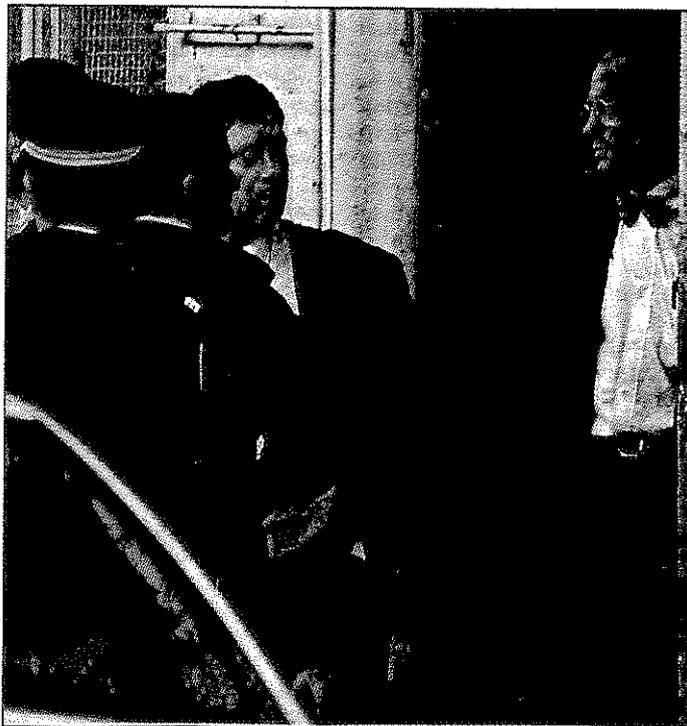
L'idée d'une intervention du G.I.P.N est alors évoquée par le directeur de la police et le procureur, mais la priorité est donnée au médecin qui tente une nouvelle fois sa chance.

Et, vers 14 h 00, alors qu'il se trouve derrière la porte palière, il voit celle-ci s'ouvrir et son patient apparaître sans un mot. Ce dernier, est immédiatement maîtrisé par les G.I.P.N avant d'être pris en charge par son psychiatre. Quelques minutes plus tard, P.P., très calme mais résigné, monte dans l'ambulance du SAMU sous le regard de ses parents et de sa sœur, soulagés d'une telle issue.

Dans son appartement, seule une carabine 22 long rifle sera découverte sous son lit par les policiers.

A l'issue de l'intervention, MM De Fürst et Durand, ont rendu hommage au docteur Salimpour (car « il est rare que des médecins traitants acceptent de se déplacer dans ce genre de situation ») ainsi qu'aux forces de l'ordre.

Didier CHALUMEAU.



Le médecin psychiatre, Alain Salimpour, (à droite avec un nœud papillon) a convaincu P.P d'ouvrir la porte